
Max Lobe

39 rue de Berne



ZOE

39 rue de Berne

MAX LOBE

39 rue de Berne

ZOE

*Les Éditions Zoé sont au bénéfice d'une convention de subventionnement
avec la Ville de Genève, Département de la culture.*

*Nous remercions le Fonds de soutien à l'édition de la République
et Canton de Genève de son aide à la publication.*

39 rue de Berne est une œuvre de fiction.

Collaboratrice éditoriale : Nadine Tremblay

©Éditions Zoé, 11 rue des Moraines
CH-1227 Carouge-Genève, 2013
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Silvia Francia

Illustration : © François Wavre/Rezo

ISBN 978-2-88182-884-3

À ma mère, Chandèze

I

C'est avec son *ndongo ndongo* plongé dans sa bouche que mon oncle Démoney contemplait le lever du soleil.

Pour lui, c'était plus qu'une routine. Un incontournable rituel quotidien. Une religion.

Son *ndongo ndongo*, une tige de rotin, longue d'une trentaine de centimètres et aussi épaisse qu'un cigare, lui servait de brosse à dents. Mon oncle n'avait simplement pas la volonté de s'acheter une brosse à dents. Chez nous, précisait-il, les dents, ça se brosse avec une tige de rotin, un *ndongo ndongo* bien sec.

J'ignore pourquoi mon oncle Démoney privilégiait tant sa toilette buccale. Enfant, j'ai souvent pensé qu'il s'agissait d'une sorte d'ablution avant de rentrer en contact avec son Dieu soleil, pour sa prière matinale. J'étais même persuadé que Dieu n'exauçait jamais les prières qui proviennent de bouches puantes.

Dieu Soleil n'était pas encore levé que déjà oncle Démoney franchissait le seuil de sa case, le pas lent, lourd, pareil à celui d'un vieil éléphant. Pourtant, loin d'avoir une carrure d'éléphant aux dangereuses défenses, mon oncle avait un corps plutôt maigre.

Ce matin-là, devant sa maisonnette délabrée, Démoney bâilla et leva haut les mains. Il était vêtu d'un grand pagne bigarré et délavé, solidement noué sur ses hanches. De ses mains sèches, il frotta ses yeux creux. Les ridules de son visage, malgré son jeune âge, à peine cinquante ans, étaient très visibles. Il tint une de ses mains en visière sur ses paupières froissées et leva la tête vers le ciel pour y chercher son Dieu Soleil. Ce dernier ne s'était pas encore annoncé. Mon oncle sourit.

Son *ndongo ndongo* de rotin toujours enfoncé dans la bouche, Démoney entama sa toilette dentaire. Il aimait raconter que c'était la seule chose qui lui restait à faire dans un pays où le chômage fait partie des compétences des gens. À Ngodi-Akwa, mon oncle avait été l'une des rares personnes à avoir un emploi. Désormais, il était comme tout le monde, un sans-emploi, un débrouillard.

Chaque fois que nous passions nos vacances au Cameroun, ma mère, Mbila, refusait catégoriquement de dormir dans les marécages de Ngodi-Akwa, chez son frère qu'elle appelait aussi respectueusement « papa ». Elle restait toujours dans un hôtel à plusieurs étoiles au centre de la ville de Douala. Mais comme je tenais à retrouver mon tonton, elle m'y laissait pendant quelques jours avant de revenir me chercher. Et là, je lui racontais les histoires du réveil matinal de mon oncle.

— Maman, je voulais te demander un truc, lui disais-je, pourquoi tonton Démoney se réveille toujours tôt-tôt le matin, alors que tout le monde dans le quartier dort encore ?

— C'est parce que les gens n'ont rien à faire, eux. Ils n'ont pas de travail.

— Mais tonton Démoney n'a pas de travail non plus.

— Oui, tu as raison. Mais ton oncle a gardé ses vieilles habitudes. Il fait toujours comme s'il travaillait encore. Tu vois, c'est pour ça qu'il se lève tôt-tôt le matin.

Je compris que si mon oncle se réveillait tôt maintenant, c'est qu'au lieu de porter son pantalon noir repassé au fer à charbon par tante Bilolo pour aller travailler, il se contentait de son vieux pagne multicolore pour regarder le soleil se lever. En tout cas, ne dit-on pas que la vie appartient à ceux qui se lèvent tôt ?

Il fut une époque où oncle Démoney était inspecteur des impôts. Ne croyez pas que c'était du n'importe quoi ! Devenir inspecteur des impôts nécessitait une nomination qui dépendait directement des autorités politiques : des sous-préfets, des préfets, des maires, des gouverneurs, et même du président de la République en personne.

Ce sont donc les sous-préfets, préfets, maires et gouverneurs et même le président de la République qui avaient mis en haut oncle Démoney en le nommant inspecteur des impôts. Mais, comme le disait mon tonton : « Ce sont les gens qui te mettent en haut qui finissent toujours par te remettre en bas, bien en bas même. » La formule s'était effectivement vérifiée dans son cas. Aujourd'hui oncle Démoney n'était plus qu'un homme déchu, fané, vieilli.

Chez mon oncle, on parlait toujours des autorités politiques et administratives, mais surtout du président de la République avec une crainte qui me faisait une impression bizarre. Par méfiance, on ne parlait pas n'importe comment du président, attention ! Moi, j'avais l'impression que le président Biya était partout. Quand il ne passait pas à la télévision nationale

(alors naissante), c'est partout sur la route qu'on le voyait. Son image disputait la place à d'autres affiches publicitaires de toutes sortes. Sur les panneaux où le président Biya était toujours jeune et souriant, on pouvait lire : « Paul Biya, l'homme de la situation », « Paul Biya, l'incarnation de la rigueur », « Paul Biya, l'appel du peuple », « Paul Biya ou le Cameroun des grandes ambitions », et même « Paul Biya, le choix du peuple ». Chaque fois qu'on évoquait ce monsieur, je pensais qu'il était dans les environs, qu'il nous avait à l'œil, qu'il nous écoutait même, et qu'il se manifesterait si nous parlions de lui en mal. C'est pour ça que moi je disais toujours du bien de Son Excellence Monsieur le Président de la République. Mais comme je n'avais rien à dire sur lui, je restais tranquille.

Malgré toute cette méfiance, mon oncle Démonney faisait le dur. Il jouait au rebelle. Il était très fâché avec le président et ce qu'il appelait le régime. Il disait : « Le régime est corrompu comme de la merde. » Et il le disait haut et fort à qui voulait bien l'entendre.

Ce matin-là, mon oncle regarda attentivement le petit caniveau qu'il avait creusé lui-même, juste là, devant la véranda désormais plus boueuse que cimentée. Il avait vite tracé ce petit caniveau à coups de houe pour canaliser les eaux troubles des fortes pluies de juillet qui dévalaient depuis les hauts du quartier jusque dans son marécage. C'était le seul moyen de protéger sa case.

Mon oncle avait construit sa baraque à la va-vite. Tante Bilolo, son épouse, lui rappelait souvent que cette construction ne respectait pas les règles de l'aménagement du territoire. Elle lui disait que c'était peut-être là une des raisons pour lesquelles les autorités politico-administratives qui l'avaient mis en haut

avaient fini par le remettre en bas. Tante Bilolo allait même jusqu'à prédire qu'un bulldozer finirait par les déloger de là. Heureusement, rien de tout cela ne s'était encore produit. Mais jusqu'à quand ?

Chaque fois que son épouse proférait de telles menaces, mon oncle la renvoyait à ses casseroles. « Mais depuis quand les femmes connaissent quelque chose à l'aménagement du territoire ? ! Aménagement du territoire, autorités politiques, aménagement du territoire, autorités-ci, autorités-ça, qu'est-ce que t'en sais donc, toi qui ne sais même pas lire ton nom ? ! T'as qu'à t'occuper de ce qui cuit dans tes marmites ! »

Le moment arriva: le soleil se levait enfin. Un moment décisif, à ne pas rater. Les premiers rayons de son Dieu Soleil allaient éclairer son visage vieilli. Il regardait attentivement, méthodiquement, la première lumière se dessiner dans le ciel sans nuage. On aurait dit qu'il était totalement pris dans cette magie qui n'émerveillait plus personne. Même les oiseaux du ciel s'en moquaient. Il arrêta de se frotter les dents et les gencives avec son long *ndongo ndongo* qu'il utilisait également pour fouetter son fils Pitou, quelquefois bien têtue.

Oncle Démoney savourait ce bonheur exclusif quand, soudain, un coq lui jeta du sable dans la soupe. Le coq chétif s'amena, se dandinant comme un *nanga boko*, un noctambule à la gueule de bois. Il voltigea comme ci comme ça, paresseux, avant de se percher tant bien que mal, là, sur les barbelés qui protégeaient la case de mon oncle.

Franchement, je m'étais toujours demandé à quoi servait cette barrière: il n'y avait rien à voler chez Démoney. Le salon était une espèce de pièce fantôme meublée d'une petite table, vieille comme lorsque

mon oncle était en haut. Un fauteuil en simili cuir et deux bancs en bois vermoulus par l'humidité se cherchaient dans cet espace vide.

Contrairement à mon oncle, le coq culotté était en retard. Il se permettait des grasses matinées, alors que c'était à lui de réveiller les gens tôt-tôt en poussant son cocorico. D'un revers de la main, mon oncle l'envoya paître. Ce n'était vraiment pas le moment de le déranger. Le coq résista à la menace. Ses battements d'ailes semblaient dire à tonton Démoney: «Ouais, je sais que je suis en retard, et puis quoi? Mieux vaut tard que jamais, donc laisse-moi faire mon travail en paix.» Sans perdre plus de temps, l'animal se dressa et entonna son chant. Mon oncle fut tellement agacé qu'il prit une pierre égarée sous la véranda boueuse et la balança net dans la gueule de l'insolent. «Va-t'en d'ici! Sale bête!», s'écria-t-il. Le coq s'enfuit, de peur de se faire lyncher.

Fixant le soleil, mon oncle se mit à dire des trucs que je n'entendais pas, vu la distance à laquelle je me tenais. Je m'étais caché derrière la cuisine extérieure de Tante Bilolo, là où son mari la renvoyait chaque fois qu'elle sortait quelque chose qu'il trouvait stupide, notamment lorsqu'elle racontait ses histoires de bulldozers.

Je m'étais réfugié derrière cette cuisine-là parce que je savais que, même s'il arrivait que tonton regarde partout autour de lui, hors de sa case, jamais il ne gratifierait ce coin d'une miette de son attention; c'était une chose de femmes, ça.

Je ne comprenais pas non plus ce que mon oncle racontait au soleil parce qu'il s'exprimait en langue bassa. Oncle Démoney parlait au soleil comme un fils parlerait à son père. Il lui faisait des confidences. Il lui

chuchotait des choses comme on le ferait à un ami de longue date. Je ne sais pas si son Dieu Soleil lui répondait. Mais même si le soleil restait muet, mon oncle continuait à lui parler. Ce jour-là, à ma grande surprise, il se mit à pleurer. Quoi ? Mon oncle pleurait ? Pas possible ! Tout le monde pouvait pleurer, mais pas lui. De quoi parlait-il avec son Dieu-là au point de pleurer ? Dire qu'il ne cessait de me répéter : « Mon fils, ne te laisse jamais emporter par les manières du Blanc. Il pleure comme une femme. Et quand il ne pleure pas comme une femme, il s'en va faire de mauvaises choses avec un autre homme. »

Plus tard, oui, bien des années plus tard, j'ai compris que ce moment de contemplation du soleil représentait pour mon oncle un espoir. Oncle Démoney cherchait de l'espoir dans un pays où rêver d'une vie meilleure était désormais un affront, presque un péché. « Avant, disait tonton la mine nostalgique, on pouvait faire ses études et garder l'espoir d'en profiter un jour. Aujourd'hui, plus rien ! On est condamné à vivre dans sa pauvreté quotidienne et à l'accepter, à l'ingérer, à la garder dans son ventre comme une pilule difficile à avaler. »

C'est ce même sentiment de faiblesse et d'anéantissement que j'ai ce matin, enfermé entre les quatre murs de ma cellule, dans la prison de Champ-Dollon à Genève. Je me suis réveillé tôt-tôt ce matin, pour regarder le lever du soleil comme le faisait mon oncle des années auparavant. Je pleure comme mon oncle ne le voudrait pas. Contrairement à ce qu'il aurait souhaité, je suis devenu *comme ça*, comme ces Blancs-là dont il me parlait.